



*Phoenix. Cahiers littéraires internationaux*, n° 5, janvier 2012, p. 156-157.

Anselm Jappe, *Crédit à mort*, Nouvelles éditions Lignes, 2011.

Théoricien de la valeur, auteur d'un essai sur Guy Debord, Anselm Jappe élabore une des œuvres les plus stimulantes de la mouvance radicale. Il développe une « nouvelle critique de la valeur » poursuivant et renouvelant les intuitions de Marx sur le « fétichisme de la marchandise ».

Dans cet ouvrage composé d'articles parus dans diverses revues au cours des dernières années, il analyse la « décomposition du capitalisme » dans une perspective totalement différente des habituels maostalgiques et autres stalinoïdes. En effet, Anselm Jappe considère qu'une grande partie des critiques du capitalisme, loin d'apporter une solution, constitue un aspect du problème. Il tire donc à boulets rouges sur certains penseurs de la gauche radicale. Dans « La violence, mais pour quoi faire ? » (p. 69-91), l'auteur se livre à une critique implacable de *L'Insurrection qui vient*, le livre manifeste du groupe de Julien Coupat devenu célèbre avec l'affaire de Tarnac. Loin d'être héritières de l'anarcho-communisme ou du marxisme, les idées prônées par ce groupe descendraient ainsi plutôt de Heidegger et de Carl Schmitt. Plus loin, A. Jappe tourne les armes de sa critique contre les analyses de Jean-Claude Michéa, le « citoyennisme » et les « discours bien intentionnés sur le don, l'autogestion et l'économie alternative » (p. 177).

Mais le cœur de la critique vise le système capitaliste arrivé à un stade de décomposition tel que, désormais, « c'est l'humanité elle-même qui devient superflue, lorsqu'elle n'est plus nécessaire pour la reproduction du capital-fétiche » (p. 17). Cette idée était d'une certaine façon présente chez certains théoriciens comme Günther Anders, Lewis Mumford ou Jaime Semprun. A. Jappe la ré-acclimite à la pensée marxienne. Il retrouve des accents apocalyptiques que l'auteur du *Manifeste communiste* n'aurait pas désavoué : « Le capitalisme est devenu *visiblement* ce qu'il a été *essentiellement* dès le début : une bête s'autodévourant, une machine s'autodétruisant, une société qui n'est vivable pour personne » (p. 45). On regrettera sans doute cette persistance eschatologique. Elle est heureusement équilibrée par la puissance théorique, les talents de polémiste et l'humour de l'auteur.

La critique est radicale : il s'agit bel et bien de « sortir du capitalisme industriel et de ses fondements » (p. 52). Proche en cela de *L'Encyclopédie des nuisances* et de Jaime Semprun à qui ce livre est dédié, Jappe propose de « tirer le frein d'urgence » (p. 22). Pour cela, il ne préconise ni « insurrection » ni « manifestations du samedi », ni élections, ni « décisions du consommateur ». La perspective dans laquelle il s'inscrit est finalement celle de l'anarchisme et de la « reprise individuelle ».

L'ouvrage s'achève sur une critique de l'art contemporain. La réflexion de Jappe se concentre sur l'industrie de l'art et les musées. Est-ce un effet de la théorie de la valeur ? il ne prend pas en compte le travail modeste, artisanal et discret des galeristes et des artistes dits « hors-normes ». Beaucoup d'exemples comme ceux de Sabhan Adam, Jephon De Villers ou Jean-Luc Parant suffiraient à relativiser le jugement sombre porté sur l'art d'aujourd'hui.

Cette brève note ne peut évoquer toute la richesse d'un livre dont la parution constituera certainement un moment-clef pour la pensée critique. Dès l'introduction, Anselm Jappe l'annonce : « La question de l'émancipation sociale commence à se poser de manière nouvelle. Elle doit être repensée ». *Crédit à mort* est une vigoureuse incitation à penser le monde pour le transformer.

François Bordes